

## ***Un bruissement d'eau claire sur les cailloux, par André Daviaud***

C'est une voix rauque qui m'a fait connaître Cadou, une voix de rouille mouillée, « *un bruissement d'eau claire sur les cailloux* », comme Cadou lui-même percevait son nom, une voix inimitable qui roulait les rocs de la poésie devant nos yeux ahuris d'étudiants en lettres. Elle parlait d'esthétique de la surprise, du difficile chemin de la simplicité. C'était la voix d'Yves Cosson. Il avait connu Cadou à Louisfert, en voisin venu de Châteaubriant. Ils étaient devenus amis. Le muscadet réunissait les copains dans les bistrots du village.

On sentait la complicité, la fraternité. On entrait en poésie comme dans la cuisine bleue de la petite maison d'école. J'ai lu avec passion tous les poèmes, les deux volumes des œuvres poétiques complètes publiés chez Seghers. J'ai appris que la poésie pouvait être douce, accessible et humble, mais aussi située dans le temps et l'espace, et terriblement ambitieuse à travers sa volonté même de simplicité. C'était alors le temps du structuralisme et des constructions langagières, le temps des « *obsédés textuels* », comme nous disions en riant. Selon certains, la poésie devait oublier l'homme derrière les mots, cacher cette vie que l'on ne saurait voir. Il fallait ignorer le lieu, la date, l'ancrage, faire abstraction du paysage pour analyser le texte, découper le texte, disséquer le texte. Le texte, rien que le texte, martelaient les pontes de l'époque, ces coupeurs de ponts.

Je venais d'un pays d'arbres, d'une maison sous les sapins, d'une enfance de grand jardin et de courses au bord des étangs. Je venais d'une campagne d'écureuils et de pluie passante, où les saisons saisissaient les hommes pour les mener des labours aux moissons et des foins aux pommes. J'ai reconnu mes paysages, j'ai reconnu mes longs parcours dans les futaies, j'ai reconnu les chevaux qui rient et les chiens qui rêvent, j'ai sauté dans les poèmes de Cadou comme dans des flaques d'eau pour m'éclabousser de ses mots.

Je n'ai pas tout pris, j'ai abandonné le roman, et aussi les saints qui m'agaçaient un peu avec leurs bondieuseries sentimentales. Il faut dire que j'en avais soupé des saints, depuis mes internats de soutanes. D'ailleurs, emporte-t-on tout de son enfance ? N'y a-t-il pas quelques paquets gris de poussière dans un coin de mémoire qu'on ouvrira plus tard, quand on sera prêt à tout envisager de son passé ?

J'ai donc lu les poèmes et puis le fabuleux *Mon enfance est à tout le monde*. Et mon enfance fut à lui. J'avais rencontré Cadou, ce grand frère.

Sous la direction d'Yves Cosson, j'ai rédigé en 1975 un mémoire universitaire intitulé : « *René Guy Cadou ou le mystère retrouvé de l'enfance* ». J'y évoquais le pays d'enfance, traversé par la mort, l'enfance source et ressource, la quête du merveilleux. J'aurais voulu ne rien analyser, ne rien découper, ne rien disséquer. J'aurais voulu écrire une lettre, une longue lettre fraternelle, comme celle que Cadou adressait à ses amis rencontrés à Rochefort-sur-Loire ou ailleurs. Je ne me sentais pas exégète, encore moins critique. Je me sentais petit dernier de la tribu des poètes de l'Ouest. Je n'oubliais pas que Max Jacob avait dit au jeune Cadou : « *Soyez humain si vous voulez être original car personne ne l'est plus* ». J'ai passé un an penché sur ses poèmes. Il a passé un an perché sur mon épaule. Et, dans le halo de la lampe qui nous réunissait tous deux, je voyais ses mains trembler.

A cette occasion, j'ai rencontré Hélène, la douce et forte Hélène. Avec elle, j'ai fait le voyage lumineux de la mémoire. Rien n'avait disparu. Ses souvenirs la reliaient encore à l'autre vie, comme des fils tendus au-dessus du vide. Elle s'élançait sur ce réseau de la mémoire, glissait comme un équilibriste, d'un jour à l'autre, d'un poème à une anecdote, souple et dansante dans sa jeunesse retrouvée.

Et puis, la vie m'a conduit vers d'autres territoires, mais sans jamais abandonner la poésie. Les poètes sont les seuls qui savent garder la sève de l'enfance. On les croit grands, sérieux, occupés à mille tâches que la société pense utiles. En fait, ils sont restés dans leurs premières années, celles où les fleurs parlent, où les animaux s'aiment, où les rêves sont dans la vie et où la vie accomplit les rêves. Ils peuvent tout dans un poème. Et leur poésie surgit dans tout.

Les enfants de Louisfert croyaient René Guy Cadou instituteur à l'école huit heures par jour. Ils disaient : « *Le maître nous a donné des additions à faire.* ». Leurs parents lui apportaient des pommes en l'appelant « *Monsieur* », l'inspecteur d'académie espérait en faire un pédagogue. Mais, à cinq heures du soir, Cadou montait dans la chambre à poèmes au bord des étangs. Je venais d'une campagne d'écureuils et de pluie passante, où les saisons saisissaient les hommes pour les mener des labours aux moissons et des foins aux pommes. J'ai reconnu mes paysages, j'ai reconnu mes longs parcours dans les futaies, j'ai reconnu les chevaux qui rient et les chiens qui rêvent, j'ai sauté dans les poèmes de Cadou comme dans des flaques d'eau pour m'éclabousser de ses mots. et se transformait en ce qu'il était : un rêveur de vie.

Il était devenu instituteur un peu par hasard, pendant la guerre, parce qu'on manquait d'hommes au tableau noir. Un peu par fidélité aussi. A ses parents, à Alain-Fournier et son *Grand Meaulnes*. Il faisait l'école mais il n'aimait rien tant que les récréations. Il refusait par exemple le nom d'École de Rochefort, lui préférant Les Amis de Rochefort. Les poètes que la guerre avait réunis autour de Jean Bouhier étaient d'ailleurs de grands enfants, des farceurs, des boudeurs, des rieurs. C'était une bande plus qu'un groupe, une équipe de gais buveurs plus qu'une académie. Ils se prenaient beaucoup moins au sérieux que les surréalistes autour de Breton, mais ils discutaient sérieusement de poésie en riant autour des verres et parfois des vers. Les copains de Cadou se souviennent des blagues et des éclats de rire. Les photos les montrent souvent hilares, le léger tube de la cigarette au coin des lèvres ou entre les doigts. On mangeait bien à Rochefort, on buvait le vin doré qui rend les soirées joyeuses. On luttait aussi à sa façon contre la poésie étriquée, les vers embrigadés et l'uniforme des valeurs patriotiques de Vichy. C'était une écriture contre l'ordre nouveau, une évasion des camps du maréchalisme. Ce n'était pas la poésie engagée de résistance, mais une écriture dégagée de toute obéissance, de toute obédience. L'homme était au centre des poèmes dans ce monde devenu presque partout inhumain.

Après la guerre, les copains sont partis, souvent à Paris, faire de la radio ou écrire dans les journaux. De sa campagne, Cadou leur adresse de longues suppliques pour qu'ils viennent le voir :

« *Pourquoi n'allez-vous pas à Paris ?*  
— *Mais l'odeur des lys ! Mais l'odeur des lys !* »

Heureusement, il y a Hélène, il y a celle qu'il a rencontré à Clisson en juin 1943, et hissée dans les échelles de sa poésie. Désormais, ils monteront, tous deux, chaque soir, dans la chambre à poèmes, leur chien couché sur leur pied et leur chat s'étirant et baillant. Ce sera l'heure d'appareiller, de traverser la campagne mouillée, « *comme un Bon Père/Qui tient sa mule parle cou* », ou de sauter dans le train des grands voyages en attendant son arrêt brutal. Ce sera *Poésie la vie entière* à deux juchés sur le diapason du destin.

*Et celui qui entrait par hasard dans la demeure du poète recevait Pleine Poitrine, Les Visages de Solitude et Les sept Péchés capitaux.* Il était le témoin des poèmes d'amour à Hélène et repartait avec *le Diable et son Train* comme *Biens de ce monde*. Car tout devenait poésie dans cet univers, depuis l'accueil des enfants au matin, les heures de classe, le repas dans la petite cuisine bleue, le verre de vin offert au facteur, jusqu'aux cris des élèves qui s'égaillaient dans le soir. Le poème de cinq heures mélangeait tout cela dans

son creuset : le plomb des chagrins, le mercure de l'amertume, le jaune des glaïeuls, le cristal de la pluie, pour se muer en or sonore de mots, en ondulation de strophes ou en cascade de versets.

Alchimie du verbe, alchimie des rencontres improbables sur la page.

Chaque soir, une seule feuille, un papier précieux, une même plume, et l'encre de Chine. Chaque soir une œuvre.

Je ne parlerai pas de la tempête, celle du 20 mars 1951, qui a cassé des arbres et emporté des mousses. Ce soir-là, un printemps naissait et un poète mourait. En tenant la main d'un frère en poésie à qui il avait murmuré : « *La poésie est peut-être inutile du moins rapproche-t-elle les hommes.* »

Mais, à partir de ce jour, la fraternité n'a pas cessé. Grâce aux poèmes de Cadou. Grâce aux amis. Grâce à Hélène surtout, qui s'est consacrée à ce lien, en ancrant sa propre écriture dans l'encre de Chine des derniers vers restés sur la table.

Elle a publié, chez Seghers, deux recueils, à la fin des années 1950. Deux recueils pleins de sa présence, deux recueils pour faire son deuil.

Presque vingt ans se sont passés. Et puis, chez Brémond, et surtout chez Rougerie, Hélène a retrouvé la voix, la sienne. Sa voie. Des poèmes pleins de silence, proches du haïku, parfois.

Avec mon épouse, un après-midi, vers 1995, nous sommes allés au Centre René Guy Cadou, caché à l'entrée de la médiathèque de Nantes. En descendant les marches, nous avons remonté le temps. Hélène nous a parlé des années de guerre, de sa rencontre avec René, des bombardements où le poète a tout perdu, sauf une malle à poèmes, comme un signe espiègle du destin. Nous avons oublié les heures. En sortant, nous n'aurions pas été surpris de trouver la ville remplie de gravats et de décombres. Mais non, tout était reconstruit, depuis cinquante ans. Et puis, il y a eu le retour à Louisfert, Louisfert-en-Poésie.

C'est là que je l'ai retrouvée, en y amenant un groupe de poètes, que les fondateurs avaient appelé « *Vannes en poésie* », comme un écho, comme un hommage.

J'y suis revenu plusieurs fois.

J'y ai conduit un groupe d'élèves. Nous avons étudié le recueil *Hélène ou le Règne végétal*. Ils ont rencontré Hélène qui ne parle jamais d'elle mais de René, comme si elle n'osait s'affronter à hauteur de poésie. Elle a répondu à leurs questions. Je ne sais pas s'ils ont mesuré leur chance de rencontrer à la fois l'inspiratrice du recueil et la créatrice de la pérennité d'une œuvre. Plus tard, peut-être, se souviendront-ils de cette visite dans un lieu unique et mystérieux, et qui cependant n'est qu'une banale école de village et sa maison ? On ne sait jamais ce que l'on sème dans le cœur des jeunes gens : « *Je parle pour des jeunes gens peut-être entendrez-vous cette voix qui frappe ô jeunes gens, qui frappe comme vous à la porte de son destin et qui chante sous les balles.* » écrit Cadou dans la préface de ce recueil. J'ai essayé d'être fidèle à cette voix en offrant à mes élèves des poèmes de Cadou.

Plus tard, j'ai voulu écrire un roman autour de la figure de Cadou. Il me fallait payer ma dette. Mais je ne voulais pas faire une biographie, ni une étude universitaire, juste un roman autour d'un poète et de son époque. J'ai pris la liberté de la fiction, j'ai inventé des épisodes, j'ai un peu changé les dates et les événements. Il me semblait que, plus que les faits historiques, il était important de témoigner d'une vie en poésie. Cela a choqué peut-être. J'ai inventé un frère à Cadou, demi-mensonge pour celui qui se sentait René de la mémoire d'un frère mort. J'ai fait mourir ses parents sous les bombardements. Si j'ai modifié

les faits, je crois avoir respecté l'esprit et rendu dans ces pages tout ce que je pouvais de l'amitié, de la fraternité, de l'amour pour Héléne, et de l'émotion des poèmes. Quoi de plus important que les *Bruits du cœur* ? Ce roman s'appelle *Un sourire solaire*. Héléne m'a dit que le titre était beau. Elle m'a fait l'offrande d'une préface.

Pour préparer cet ouvrage, je l'ai retrouvée plusieurs fois à Louisfert, plus proche de mon domicile breton que Nantes. Elle était toujours très attentive à mon épouse qui m'accompagnait. Elle se souvenait sans doute de son rôle auprès de Cadou.

A chaque fois, c'était un voyage, non -pas celui de la distance, mais celui de la fidélité, voire de la filiation. Car, si Héléne et René n'ont pas eu d'enfants de chair et de sang, nombreux sont ceux qui se reconnaissent de la famille, cousin ou sœur, frère ou fils. Avec toujours les liens de l'émotion, souvent plus solides que les liens du sang.

A l'occasion d'une visite à Louisfert, j'ai écrit le texte par lequel je termine et qui solde, je crois, toute la reconnaissance que je dois à ce couple qui a fait de son amour un poème.

*Rencontrer Héléne Cadou, c'est rencontrer la mémoire du cœur.*

*Vous arrivez de l'enfer de la route jusqu'à la maison d'école, toute droite au bord du ciel. Vous traversez la cour, à cloche pied sur la marelle, en poussant le petit pavé de l'émoi.*

*Elle vous attend sur le seuil de la classe. On entre dans l'intimité d'un monde. Vous êtes un Brancardier de l'aube accédant à Poésie, la vie entière. Vous vous asseyez. Elle vous parle de lui, de son sourire immense. Peu à peu se tait votre vie. Vous êtes en 1943 ou sur un chemin de campagne. Les parcs et les châteaux sont là, l'éclatement des cris d'enfants qui ont fui les villes détruites.*

*Elle vous raconte comment il a franchi la guerre, en réclamant sa liberté, comment la poésie l'a sauvé, un jour, dans la naïveté de son écharpe rouge. Aux Allemands qui l'arrêtaient il a dit, dans leur langue, comme un laissez-passer magique : « Je suis poète. »*

*Vous parcourez les vitrines du souvenir, qui mêlent cendrier bizarre et visages d'hommes. Vous parlez de la classe, de l'inspecteur et de la double vie.*

*Vous passez de l'autre côté, du côté des Lilas du soir.*

*La cuisine bleue vous accueille, ce bleu de la tendresse, ce bleu inimitable. Vous montez vers la chambre. Chaque pas vers l'éternité. Elle ouvre la fenêtre sur la campagne, les blés et la forêt pavée. Rien n'a changé. Sa main de plâtre sur la table. Le dernier poème à l'encre de Chine. Et elle vous parle de la cérémonie, du rite de cinq heures du soir. Le poème qui se fait, arraché peu à peu à la gangue des glaises, désenglué du quotidien, et lavé lentement des ratures du doute, gratté au feu des rêves et recopié à la plume d'oiseau.*

*Et vous parlez de la naissance, des parcs et des châteaux. De la parenté des enfances. La chambre vous élève, sur les hautes mers de la vie.*

*Quand vous évoquez l'avenir, il est là brusquement dans la chambre*

Notes :

1-Jean Rousselot pour ne pas le nommer. (Note de l'éditeur)

2-*Un sourire solaire*, éd. Perséide, 2008

\* André Davioud est né à la poésie avec les Cadou. Après un mémoire de littérature intitulé *René Guy Cadou ou le mystère retrouvé de l'enfance* en 1975, des recueils *La nuit rauque*, *Le colporteur d'aurores* ou *Un soleil à la mer* ont permis de poursuivre le chant. A partir de 2005, des romans, dont l'un consacré aux Cadou, *Un sourire solaire*, sont venus élargir la poésie des hommes à travers l'évocation d'une époque.